



FRANCINE-DOMINIQUE LIECHTENHAN



La Russie entre en Europe
Elisabeth I^{re} et la Succession d'Autriche
(1740-1750)

Préface d'Emmanuel Le Roy Ladurie

CNRS HISTOIRE

023071501



32

CNRS HISTOIRE

*La Russie
entre en Europe*

*Elisabeth I^{re} et la Succession d'Autriche
(1740-1750)*

Préface d'Emmanuel Le Roy Ladurie

8

D2 MON

2592

CNRS EDITIONS

DL-28 10 1997 40210

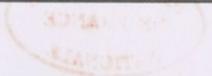
FRANCINE-DOMINIQUE LIECHTENHAN

La Russie entre en Europe

*Elisabeth I^{re} et la Succession d'Autriche
(1740-1750)*

Préface d'Emmanuel Le Roy Ladurie

 CNRS EDITIONS



À la mémoire de
Wazlaw Orlikowsky
cette Russie dans sa théâtralité

© CNRS Éditions, Paris, 1997
ISBN : 2-271-05505-9
ISSN : 1257-9742



Remerciements

Toute notre reconnaissance va à Emmanuel Le Roy Ladurie ; depuis des années il suit nos recherches et nous a incitée à achever la présente enquête. Son inlassable soutien n'a pas seulement encouragé cette monographie. Le Centre de recherches d'histoire quantitative, son fondateur Pierre Chaunu, son directeur Claude Quétel, nous ont permis de travailler dans une sécurité intellectuelle et matérielle certaine. Michel Cadot a su nous faire découvrir la richesse de la littérature de voyages en Russie ; ses conseils marquent nombre de nos écrits. Nous devons à Wladimir Troubetzkoy plus d'un précieux renseignement sur la noblesse russe. Nous remercions aussi Patrick von Richthofen ; il nous a stimulée à travailler aux Archives centrales de l'État de Prusse et nous a aidée à comprendre plus d'un aspect des relations germano-russes, voire franco-germaniques.

Nos recherches en Allemagne et en Autriche nous ont fait rencontrer de nombreuses personnalités dont les critiques et les suggestions ont contribué à cette publication. Nous rendons ainsi hommage à Rudolf von Thadden, à Étienne François, Patrice Veit, Jacques Le Rider et en particulier à Meta Kohnke, conservateur en chef aux Archives centrales de l'État de Prusse. Monique Constant, conservateur en chef aux Archives des Affaires étrangères (quai d'Orsay), nous a dévoilé les secrets des catalogues du susdit établissement. Ernst Petritsch et Helga Thomas du Haus-, Hof- und Staatsarchiv de Vienne nous ont guidée avec efficacité dans nos recherches sur les représentants autrichiens.

Nous remercions enfin Jean-Pierre Bardet qui a présidé notre jury d'habilitation à diriger des recherches, dont les membres étaient MM. les Professeurs M. Cadot, P. Chaunu, E. François, E. Le Roy Ladurie et W. Troubetzkoy.

Mes séjours en Allemagne et en Autriche ont été gracieusement subventionnés par le CNRS, la Direction générale des Affaires culturelles du ministère des Affaires étrangères, la Mission historique française à Göttingen, le Mémorial pour la Paix (Caen), et grâce à Robert Kopp, par le Uarda Fruttiger Fonds de la Freiwillige Akademische Gesellschaft de Bâle et la Matthieu-Stiftung de l'Université de Bâle.

Abréviations

GStA : Geheimes Staatsarchiv Preussischer Kulturbesitz, Dahlem (anc. Dienststelle Merseburg, Abteilung II)

HHStA : Haus-, Hof- und Staatsarchiv, Vienne

AAÉ : Archives du ministère des Affaires étrangères, Quai d'Orsay

M et D : Mémoires et documents

C P : Correspondance politique

P C : Politische Correspondenz

SIRIO : Sbornik imperatorskago russkago istoričeskago obščestva [Recueil de la Société impériale russe d'histoire]

Pour les noms russes, nous avons utilisé la translittération internationale.

Préface

Les thèmes qu'aborde l'ouvrage de Francine-Dominique Liechtenhan me paraissent importants, à divers titres. J'ai été, fort brièvement, dans un livre intitulé *L'Ancien Régime*, l'historien de la guerre de Succession d'Autriche. Surtout, j'ai voulu dessiner l'arbre généalogique des cabales de cour, en vertu de l'analyse que nous proposent les *Mémoires* du duc de Saint-Simon, pour l'an 1709, dans l'espace curial du château de Versailles. Ces cabales s'échelonnent tout au long d'un axe trigénérationnel : lequel « pointe » d'abord une première cabale gravitant autour du couple monarchique en majesté, à savoir Louis XIV et son épouse presque pas clandestine, Madame de Maintenon ; vient ensuite la deuxième faction certes maigrelette encore, et destinée à le rester, qui se rattache à l'unique fils légitime de Louis XIV, autrement dit au grand dauphin, *alias* Monseigneur ; surgit enfin la tierce cabale, celle du duc de Bourgogne, fils de ce *Monseigneur*. Or, les données russes, francophones et prussiennes recueillies dans les archives de l'ex RDA par Francine-Dominique Liechtenhan fournissent en fait de curialité un matériau de base pour des réflexions d'histoire comparée, discipline que Marc Bloch mettait très haut et qu'il souhaitait voir pratiquée par nombre de chercheurs, dans la mesure du possible : quelles que soient, par exemple, les profondes différences qui s'interposent entre les situations française et russe, il est bien certain que les deux pays, à quelques décennies d'écart (1709 et 1745) ne sont pas séparés par d'infranchissables contradictions culturelles. Tous deux, en effet, appartiennent à des systèmes d'Ancien Régime, au sein de la Chrétienté européenne, orthodoxe ici, catholique ailleurs ; ils se situent l'un et l'autre dans l'espace commun d'une civilisation de Cour et d'Absolutisme. Cela posé, il va de soi que les contrastes sont nets de nation à nation ; certains d'entre eux, du reste, étant d'origine purement conjoncturelle : à Pétersbourg et éventuellement à Moscou, il ne s'agit nullement d'une structure « à la française » à trois étages – père, fils et petit-fils, autrement dit Louis XIV, Monseigneur et le duc de Bourgogne –, mais bien plutôt d'une construction toute de guingois, caractérisée par un décrochement générationnel, mettant en présence la fille de Pierre le Grand (la czarine Élisabeth) d'une part ; et d'autre part l'arrière-neveu de ce grand souverain, autrement dit l'enfantelet Ivan, né de la Régente Anne, elle-même dépossédée de son pouvoir en 1741. Le très jeune Ivan ne joue dans cette affaire qu'un rôle de symbole ou de marqueur puisque aussi bien il se borne à regrouper autour de sa petite personne (ou plutôt autour de sa propre absence, étant donné qu'il vit en situation infantile et, de surcroît, d'exilé), il se borne, disais-je, à regrouper la cabale ou

la faction, devenue semi-oppositionnelle, des personnages qui se trouvaient précédemment au pouvoir à l'époque de la Régence d'Anne ; ces individus demeurent influents, mais ils sont momentanément devenus des hommes du passé, car déçus, au moins pour une part, des responsabilités qui furent autrefois les leurs.

En cette affaire, il n'y a pas, on s'en serait douté, d'opposition entre droite et gauche, si modérée soit elle, ni non plus de confrontation entre partis du conservatisme ou du mouvement. On note plutôt, en sus des problèmes de personnes et de clans, l'enracinement sur place (en quelque sorte médiatisé par les cabales petersbourgeoises) de rivalités entre grandes puissances européennes situées plus à l'ouest : leurs diplomates, éventuellement accrédités, se font concurrence ; ils se regroupent ou se coagulent respectivement : les uns autour du « pôle » qu'anime la séduisante Élisabeth ; les autres à proximité du « flatus vocis » qu'est le petit Ivan, flanqué surtout, et c'est cela qui compte, par quelques personnages de première grandeur et notamment par le politicien de gros calibre qu'est Aleksej Petrovič Bestužev-Rjumin qui au départ était la créature des agents français, mais qui ne va pas tarder à prendre son indépendance.

Dans le détail : qui donc, en premier lieu, gravite autour d'Élisabeth ? Des dames ; des amants, anciens ou encore actifs ; des aristocrates russes qui prussophiles, qui francophiles, comme Voroncov ou Šuvalov : des amis d'origine étrangère, à l'instar du médecin Lestoq ayant réussi à pénétrer dans l'intimité de la souveraine. En face de cette première cabale dont les agents de Louis XV et Frédéric II, alliés sans amour, voudraient bien tirer les ficelles, s'individualise un groupe d'Allemands austrophiles, membres actifs de la faction des grands anciens de la ci-devant Régence d'Anna auxquels va s'imposer la puissante influence de Bestužev, jouant lui-même de la survivance surtout symbolique du petit Ivan. L'Impératrice de Vienne et le Souverain d'Angleterre, celle-ci vieille partenaire commerciale de la Russie, appuient cette seconde tendance, laquelle repose qui plus est sur quelques personnalités survivantes du ci-devant règne de Pierre le Grand : on se situe donc toujours, en cette deuxième faction, dans « l'aura » des prédécesseurs, même qu'il ne s'agit, en l'occurrence, que de ce devancier très proche encore que fut Pierre le Grand, père d'Élisabeth régnante.

Mais virtuels ou réels, les successeurs vont peser tout autant ou même davantage que les prédécesseurs : Ivan, pion encore minuscule dans le grand jeu des parieurs d'avenir de la « sodalité ¹ » numéro deux, est presque aussi mal parti, ou aussi mal loti, que le sera le garçonnet Pou-Yi dans la Chine impériale puis post-impériale de 1910-1911 et des années ultérieures. Du côté adverse, celui d'Élisabeth et des franco-prussiens, le futur est assuré, en principe par Karl-Peter von Holstein, neveu très aimé de la czarine. Il régnera, de janvier à juin 1767, sous le nom de Pierre III. Tout cela s'opère, de part et d'autre, en toute « germanicité » puisque les deux princes Pierre et Ivan, candidats à l'avenir, sont l'un et l'autre issus de la grande Allemagne. Plus attentistes, d'autres factions, outre ces deux

1. Sodalité : mot équivalent à cabale ou à faction, dans le vocabulaire de Georges Dumézil.

majeures, restent l'arme au pied : elles prendront position au gré de la « loi » du plus fort, une loi dont les contours, dans la première moitié de la décennie 1740, sont encore mal définis, quitte à ce qu'ils se précisent au cours des années suivantes. Citons parmi ces sodalités ou solidarités d'attente, le clan des « méritocrates » qui furent légués par l'époque pétrienne. Et en seconde position les boyards, participants d'une géologie ou généalogie historique et dynastique beaucoup plus ancienne, puisque représentants attardés, de par leurs ancêtres, d'une certaine Russie remontant pour le moins au xv^e siècle, bien antérieure en tout cas aux Romanov et même aux divers souverains qui les précédèrent dans le temps.

Venons-en, sur un mode très bref à ce facteur essentiel quoique pas exclusif qu'est la diplomatie étrangère, car le travail de Francine-Dominique Liechtenhan est un mixte : historiographie des structures d'une part quant au réseau des factions curiales ; réflexion sur les événements d'autre part, eux-mêmes partiellement déterminés par les intrigues des grandes Puissances et par les représentants d'icelles *in situ*. La France voudrait bien manipuler Élisabeth et elle y parvient en effet de temps à autre mais en ce domaine rien n'est définitif. Le manipulateur du jour d'aujourd'hui sera le cocufié ou même le crucifié du lendemain. Quoi qu'il en soit, la Cour de Versailles est représentée sur les bords extrême-orientaux de la Baltique par des chargés de mission qui ne sont pas nécessairement nuls. Parmi eux, Dallion, et surtout, La Chétardie, neveu d'un ecclésiastique qui, en tout bien tout honneur, fut l'un des proches de Madame de Maintenon. On ne saurait en dire tout à fait autant de La Chétardie (junior) qui donc est en résidence à Petersbourg, puisqu'il fut du dernier « mieux » avec Élisabeth, ce qui facilitait quelquefois les affaires de la France. L'Impératrice n'oubliait pas en effet parmi les services rendus, le passage d'Untel ou d'Untel dans le lit le plus haut placé de l'État, ce passage n'eut-il été que météorique. Les Prussiens sont représentés à la Cour petersbourgeoise par Mardefeld et par quelques acolytes ou successeurs. Les uns et les autres, si allemands soient-ils, rédigent en langue française les dépêches diplomatiques à l'intention de Frédéric II. Leur style, en ce mode d'expression, est marqué par la durable qualité de séduction de notre langage au temps des Lumières ; il surpasse largement de ce fait, l'espèce d'indigeste élucubration à laquelle se livreront, en « français » toujours, mais dans un autre genre, nos énarques et même énarquettes des cabinets ministériels ou des ambassades de la fin du xx^e siècle. Mardefeld, La Chétardie, puis Dallion, en tout cas, font cause commune, auprès des Russes, pendant toute une période, de 1740 à 1748. Le second émissaire de Louis XV en cette conjoncture est surnommé chez les Russes *patate française* ou *figure de singe* ; mais Dallion fait quand même « figure », en effet, d'analyste plein de finesse, pas sot du tout et surtout pas courtisan le moins du monde. En tout état de cause, ces divers personnages envoyés de Paris, Versailles ou Berlin, sont d'abord très influents, du moins lors des débuts de leur mission. À la longue, pourtant, ils ne feront pas le poids, face à l'impérialisme d'un Bestužev, personnage qui sait parfaitement jouer de son talent et même de son éthylisme vrai ou supposé ; car il pousse ses pièces, et il prive d'une façon graduelle les franco-prussiens de leurs possibilités de

manœuvre. Ainsi devient progressivement prépondérante à partir de 1744 l'influence des Autrichiens et des Anglais, ceux-ci forts de l'irrésistible séduction des *Sterlings*, qui sont en ce temps-là l'une des monnaies les plus fortes du monde. L'or brésilien, venu originellement en Europe via le Portugal, transite ainsi par Londres jusque vers l'espace politique de toutes les Russies. Le vin venu de France, œnologie oblige, et l'eau-de-vie locale coulent à flot parmi les agapes petersbourgeoises et lors des soirées très arrosées que se donnent l'une à l'autre la Cour et le Corps diplomatique. Alcoolisme éventuel et parties pas toujours très fines ! Elles jaillissent du tréfonds culturel de la grande nation slave. De quoi alimenter jusqu'à l'époque d'Eltsine, qui ne sera pourtant pas le pire, tant s'en faut, parmi les chefs d'État de cette Nation, un certain racisme anti-russe de la part des Occidentaux. En d'autres pays pourtant, moins méprisés par la morgue occidentale, on savait tout autant être saoul comme un Polonais ou, mieux encore, ô horreur, saoul comme un Lord. La tsarine Élisabeth de toute façon, malgré certaines apparences contraires, n'était pas une partenaire qu'on put mépriser ou sous-évaluer, à l'instar de « l'ours mal léché » du Kremlin actuel (1997) que trop de saute-ruisseau des médias de l'Ouest feront profession, bien à tort, de ridiculiser.

L'usage de documentations totalement inédites, longtemps inhumées dans les archives de l'ex-RDA a permis à Francine-Dominique Liechtenhan de mettre en œuvre une micro-histoire de la Cour de Russie, dont il n'existe pas d'équivalent à ma connaissance, dans l'historiographie occidentale de la guerre de Succession d'Autriche. Cette résurrection savante d'un certain passé d'Europe tant occidentale qu'orientale et centrale, est inséparable également d'une méditation sur le destin de la Nation française. Car l'échec et même l'interne brisure de l'axe d'abord amical des Franco-prussiens, en pleine Cour de Russie, au terme des années 1740, est à l'origine d'un divorce ultérieur et progressif entre ces deux États, France et Prusse, qui furent d'abord quelque temps associés, si l'on en croit les analyses que nous offre le présent ouvrage. Rupture d'axe, d'essieu ou de moyeu franco-prussien, au gré du substantif « axial » qu'on choisira d'utiliser. Rupture au bout de laquelle prend naissance et s'individualise un antagonisme inexpiable, entre France et Prusse : et d'abord, finie l'idylle entre Frédéric II et Louis XV ! L'on en verra encore de vertes et de pas mûres, sanglantes même, lors des luttes entre Bismarck et Napoléon III, Guillaume II et Poincaré,... le pire étant encore à venir, en cette contradiction franco-allemande, grosse de désastres mutuels. Nous n'en sommes sortis que depuis une cinquantaine d'années, soit depuis 1945 ou 1950. Entre les Mardfeld et les La Chétardie du xx^e siècle, un *modus vivendi* s'établira donc derechef ; il fera référence, de façon certes inconsciente en bien des cas, à des époques beaucoup plus anciennes, qui furent peut-être heureuses en effet, époques antérieures à 1746, et au cours desquelles s'entendaient presque à merveille, au sein d'une commune « Triplice » le Bourbon de Versailles, le Hohenzollern de Prusse et la trop attachante Élisabeth.

Emmanuel Le Roy Ladurie,

Membre de l'Institut

Professeur au Collège de France

Introduction

Les années 1740-1750 représentent un tournant important dans l'histoire de la Russie. Neutre, puis médiatrice dans les conflits européens, la guerre de Succession d'Autriche puis les guerres de Silésie, la fille de Pierre le Grand, Élisabeth I^{re}, décida d'intervenir en 1746 en faveur de l'Angleterre et de la Saxe, date à partir de laquelle les tsars ne cessèrent de s'immiscer dans les affaires des grandes nations continentales. Au cours des années qui précédèrent un premier renversement des alliances, liquant Russes, Autrichiens, Saxons et Anglais contre Français et Prussiens, les diplomates, favoris, courtisans se livrèrent, à Saint-Pétersbourg, une bataille sans merci pour attirer la méfiante Élisabeth dans le camp de l'un ou de l'autre belligérant.

Le règne de la dernière héritière de Pierre le Grand (1741-1762) forme un sujet à controverse dans l'historiographie, à l'Ouest comme à l'Est. La personnalité de la tsarine, le caractère de son grand chancelier Aleksej Bestužev-Rjumin et leur politique extérieure suscitèrent commentaires, analyses et jugements contradictoires. Trois sujets émergent d'une polémique vieille de deux siècles, divisant contemporains et historiens : pour ses admirateurs, Élisabeth paracheva les réformes commencées par son illustre aïeul et prépara le terrain à la politique éclairée de Catherine II ; certains néanmoins prétendirent qu'elle était responsable de la renaissance d'une réalité plus moscovite, originellement russe. S'imposait à la suite de ces cogitations la question (polémique souvent) sur la légitimité d'une femme à la tête d'un aussi puissant État. La « gynécocratie » russe des années 1725 à 1762 fut parfois associée à un retour aux sources, un mérite incontestable pour les détracteurs de Pierre le Grand, un désastre pour les adeptes de l'occidentalisation du vaste pays. Plus grave et non moins discuté, le problème de l'impact de la Russie élisabéthaine sur la politique internationale ; le rôle de l'empire des tsars pendant la guerre de Sept Ans fit l'objet d'innombrables études, au détriment d'analyses solides sur son influence dans la guerre de Succession d'Autriche¹. L'intervention tardive de la Russie aurait-elle mis fin à ce conflit ou avait-elle assisté « inactive à la rapide croissance de la puissance politique de la Prusse² » ? Le rôle effectif d'Élisabeth, amie de la France et de la Prusse dans les années 1742

1. Pour les références, voir notre bibliographie.

2. S. PLATONOV, *Histoire de la Russie, des origines à 1918*, Paris, Payot, 1929, p. 752.

à 1744, puis alliée à l'Autriche et à l'Angleterre à partir de 1746, l'arrivée de troupes russes en Europe centrale, le tout accompagné de la diffusion d'une image mythique de la Russie des Lumières, fut singulièrement relégué au second rang dans les recherches consacrées aux années 1740.

Les relations diplomatiques entre l'Occident et l'empire des tsars ont fait l'objet d'innombrables thèses à la fin du XIX^e siècle, mais la recherche n'a pas été renouvelée, les archives des pays de l'Est ayant été difficilement accessibles aux rares spécialistes occidentaux depuis la Seconde Guerre mondiale. Un engouement décennal pour une approche structurale des sciences humaines, jugé incompatible avec une histoire de la diplomatie reléguée à l'événementiel, fit le reste. Les correspondances ministérielles des années 1740 mêlant des considérations politiques et culturelles à des enquêtes économiques et sociales, méritent pourtant notre attention particulière. Élisabeth I^{re} dès le début de la guerre de Succession d'Autriche fut sollicitée par les Français, Prussiens, Autrichiens et Anglais pour assurer la médiation dans leurs rivalités ; quand le conflit s'enlisa, Frédéric II et Louis XV, Marie-Thérèse et George II cherchèrent successivement à l'attirer dans une alliance. À Pétersbourg, leurs représentants formaient avec ses courtisans ou favoris des cabales et factions. Les tensions intrinsèques à cette cour aboutirent à l'envoi de bataillons russes aux bords du Rhin et à la rupture des relations diplomatiques entre Versailles et Pétersbourg dès 1748, puis entre la Russie et la Prusse en 1750. Ce laps de temps, trois années à peine, se révéla fondamental pour l'établissement d'un nouveau système européen issu d'une révolution diplomatique et d'un retour aux grandes coalitions au sein desquelles l'empire des tsars trouva enfin sa place.

Dans ce contexte épineux, l'anecdote, le détail insignifiant, les cancans acquièrent leur entière signification, se révélèrent souvent plus lourds de conséquence que l'événement politique dont il furent les annonciateurs ou la réduction. L'historiette gagnait une dimension nouvelle, prouvait l'envergure psychologique de la quête (traversée de revers) d'une paix toujours fragile. Frédéric innovait en imposant à ses représentants la « sténographie » de leur séjour. Chaque échange de paroles, de regards permettait d'évaluer le climat à la cour de Russie, déchirée entre les principes pacifiques de l'impératrice et les ambitions politiques du grand chancelier flairant un moyen d'affermir sa position en se ralliant à la cause anglo-autrichienne. Pétersbourg devint en ces années 1740 la microstructure du théâtre de l'Europe, un spectacle du monde avec son système social, intellectuel et son envergure cosmopolite régis par le droit des gens ; les champs de la guerre de Succession d'Autriche avec leurs adversités furent ainsi transposés sur un terrain de la paix, la Russie, où se jouaient (ou se défaisaient) les rivalités entre les nations par le truchement des légations. Or celles-ci n'étaient pas toujours conformes aux combinaisons d'alliances préconisées. L'événement avec sa date, son issue, sa teneur restait indissociable de l'évolution du corps diplomatique, lui-même élément constitutif d'une spirale de la représentation : la cour dans son essence, avec son système de signes, de codes, son droit, son cérémonial joué, revu, ressassé par les protagonistes, par leurs prédécesseurs et successeurs capables d'un langage

composite, apparemment limpide envers leurs maîtres, double, insidieux, mensonger au point de biaiser la communication avec l'hôte. La guerre et la paix, simultanément et alternativement se jouaient sur le champs de bataille et dans les capitales du vieux continent, dont la ville des tsars, neutre au début du grand conflit européen, nous livra la scène expérimentale. Les diplomates ne représentaient-ils pas un même spectacle, renouvelable celui-ci ? Où est la réalité, celle qui finalement détermina la marche de cette histoire internationale, ambiguë, ambivalente plus on s'y plonge, car les sources, émanant de la plume des principaux intéressés, ne demeurent-elles pas ré-interprétables à loisir, « transformationnelles » grâce à leur hétérogénéité ?

La notion du « corps diplomatique » émergea vers 1750 et révéla à sa manière une certaine solidarité, un sens du groupe au sein même d'une première idée de l'Europe ; conscients de leurs privilèges et de leurs droits, les ministres formaient un monde à part où ils transgressaient souvent les instructions ou lignes directives imposées par la politique de leurs maîtres. Ils avaient leurs codes propres, formés et adaptés selon les conditions de vie en un lieu donné³. Leur esprit de caste servait les intérêts des princes : une conversation amicale avec le ministre d'une puissance adverse rapportait souvent plus de renseignements qu'un acte d'espionnage sophistiqué ; l'on se glissait des messages particuliers ou se confiait de petites tâches opportunes. Une nation ennemie sur la scène internationale pouvait avoir en son représentant un esprit conciliant ou l'inverse, l'artisan d'un rapprochement voire d'un éloignement issus de la périphérie. Cette vie intérieure du corps diplomatique ne transparaisait guère pendant les réceptions officielles, moins encore pendant les congrès où l'étiquette restait contraignante, la tâche représentative trop immédiate. Tout se jouait dans les couloirs des palais, dans l'anonymat des gigantesques fêtes coutumières aux résidences impériales, lors d'invitations privées aussi, et témoigne de l'inquiétante émergence du grand pays slave.

L'étude d'une microstructure, la cour de Russie en l'occurrence, puis de groupes de personnages, les ministres et leurs factions, exigeait une approche méthodologique diversifiée. Une lecture comparée des correspondances diplomatiques s'imposait et acquit sa dimension complète par la juxtaposition des descriptions de l'un ou de l'autre événement. Les écrits des Anglais ou Saxons furent collationnés, à titre d'exemple, à la mosaïque des lettres, rescrits ou missives (inédites) des Français, Prussiens et Autrichiens. Un certain fonctionnement de l'Europe, selon la tranche chronologique donnée, émergea au fil d'une telle enquête. Elle permit de faire la part entre la politique officielle, communiquée par les cabinets et secrétaireries d'État, et la diplomatie secrète commentée au fil de ces longues correspondances en fonction des réalités sur le terrain⁴. Les ministres accrédités de Louis XV, Frédéric II, Marie-Thérèse, Frédéric-Auguste II ou George II

3. A. PECQUET, déjà, parle d'une « société indépendante », *De l'art de négocier avec les souverains*, La Haye, Van Duren 1738, p. 104.

4. PAGÈS, « La diplomatie secrète au XVIII^e siècle », *Revue de Synthèse historique*, juin 1911, t. XXII, pp. 311-316.

assumaient sur un mode professionnel une double fonction, celle de la représentation et celle de l'espionnage : le diplomate face à la cour étrangère respectait le cérémonial (dans la mesure du possible), jouait son rôle, mais dans les coulisses, il violait le code, s'adonnait à l'intrigue, révélait ses propres faiblesses aussi. Se construisit ainsi un autre système sous-jacent, une comédie d'improvisation représentée sur l'une des scènes du grand théâtre de l'Europe, réglé quant à lui par des lois inamovibles, le droit des gens. Le système de cour acquit une nouvelle dimension par la présence active des diplomates, émules des intrigues, ligues, complots significatifs de la position particulière de la Russie élisabéthaine dans les années 1740. L'arrière-plan, l'histoire générale, l'histoire spécifique de l'empire des tsars, avec son régime politique, ses conditions géographiques, ses ressources économiques, sa religion, ses mentalités et leur réception dans le monde occidental s'imposaient comme décors et coulisses, comme cadre avec tout leur poids, leur influence parfois inattendue sur l'action des politiques. La tranche chronologique était donc fixée et par l'événement et par les textes, allant de l'intronisation d'Élisabeth à la rupture avec ses premiers alliés devenus ses rivaux dans la Baltique. L'empire des tsars, modèle fontenellien des Lumières, se trouvait alors coupé de la France patrie fondatrice, voire de la Prusse pays adoptif de la Raison. Le problème russe dans les années 1740 relève de la philosophie et de la politique, constat qui nous détermina à restreindre les travaux d'archives aux correspondances des Français, Prussiens et Autrichiens, Londres étant à peine marqué par la présence réelle et mythique de Pierre le Grand, créateur (involontaire) d'un modèle européen du Progrès. La vie des ministres saxons et anglais à Pétersbourg, moins conflictuelle, ne fournit pas la même richesse de réflexions ; ces diplomates par la stabilité de leur position s'immiscèrent en une plus forte mesure dans la politique intérieure du pays, sujet marginal dans cette enquête. L'opinion publique véhiculée par la presse et le livre, les influences intellectuelles, les lectures et systèmes de références des rois ou de leurs représentants modifiaient selon les conjonctures la vision d'un pays. La Russie des philosophes éclairés promettait monts et merveilles, la Moscovie des témoins faisait état d'une inculture, d'un barbarisme irrécupérables. D'autres approches complétaient nos correspondances ministérielles, récits de voyage, histoires de Russie, mémoires et journaux intimes, voire extraits de presse ponctuels. Littérature, histoire culturelle, histoire des mentalités et sociologie historique se chevauchent dans cette analyse du comportement des représentants étrangers et de leurs souverains, vus dans le kaléidoscope de leurs rapports et correspondances, destinés à jeter une lumière nouvelle sur la guerre de Succession d'Autriche, les débuts du règne d'Élisabeth Petrovna et, en particulier, sur l'entrée définitive de la Russie dans le concert des nations européennes.

« Un chaos difficile à
débrouiller * »

PREMIÈRE PARTIE

**THÉÂTRE DE
L'EUROPE**

* Frédéric à Podewils, le 8 novembre 1745, *P C*, t. IV, p. 332.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE JOHN DE
K. HUNTER

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

Chapitre premier

La Russie et les débuts de la guerre de Succession d'Autriche

Les années 1740-1742 amenèrent pour les principales cours d'Europe une période de transformation ; les acteurs de la guerre de Succession d'Espagne, de la guerre de Succession de Pologne avaient quitté la scène internationale, laissant la place à de jeunes monarques et à une pléiade de ministres « révisionnistes ». Frédéric, prince lettré, musicien mais guerrier insouçonné, succéda le 31 mai 1740 à son père. La mort de l'empereur Charles VI (octobre 1740), devait introniser selon la Pragmatique Sanction sa fille Marie-Thérèse ; héritage immédiatement contesté dans l'Empire. Une effervescence belliqueuse longue de huit années embrasa le Vieux Continent : la guerre de Succession d'Autriche. Ce même trépas perturba « les idées pacifiques » du roi de Prusse ; selon ses aveux à Voltaire, il lâcha théâtres, actrices et ballets pour la poudre à canon. C'était « le moment du changement total de l'ancien système de politique ; c' [était] ce rocher détaché qui roule sur la figure des quatre métaux que vit Nabuchodonosor et qui les détruisit tous ¹ ». Et profitant de la confusion, il précipita la conquête et l'annexion de la Silésie (décembre 1740) ². La France et l'Espagne accordèrent leur soutien à l'Électeur de Bavière, « élu platoniquement empereur » sous le nom de Charles VII ³, et s'allièrent non sans réticence à la Prusse contre la jeune héritière des Habsbourg ⁴. Louis XV était parvenu à l'âge de raison ; la mort de Fleury (janvier 1743) modifia en profondeur la politique extérieure de Versailles en faveur des nations catholiques. George II, le doyen des grands monarques, dut limoger son ministre Wal-

1. Lettre à Voltaire du 26 octobre 1740, *Œuvres complètes*, t. XCI, *Correspondance*, t. VII, Genève, Oxford, Voltaire Foundation, 1970, p. 341 (allusion à « Daniel » II, 34).

2. Selon le représentant de Louis XV à Berlin, Valori, Marie-Thérèse était la seule responsable de la guerre de Succession, mais le diplomate admit que les conquêtes territoriales de Frédéric II précipitèrent le conflit. G.L.H. VALORI, *Mémoire des négociations du Marquis de Valori*, Paris, Firmin-Didot, 1820, p. 186.

3. E. LE ROY LADURIE, *L'Ancien Régime*, Paris, Hachette, 1991, p. 311.

4. A. von ARNETH, *Maria-Theresias erste Regierungsjahre*, Vienne, Braunmüller, 1863, t. I, p. 5.

pole, honni dans l'opinion britannique pour sa francophilie (février 1742). Auguste III (connu aussi sous le nom de Frédéric-Auguste II) occupait grâce à la pression de la Russie les trônes de Pologne et de Saxe, il avait en son ministre Brühl un ennemi intransigeant des princes palatins et des Hohenzollern⁵.

La situation précaire dans l'Empire allemand engendra une coalition rapprochant la France, l'Espagne et la Bavière contre une ligue unissant la Grande-Bretagne et les Provinces-Unies, entre lesquelles se déchiraient la Prusse calviniste, l'Autriche catholique, les « princes ecclésiastiques⁶ » dévoués à la cour de Vienne et une Saxe luthérienne dont le roi converti portait la couronne de la catholique Pologne. Une autre puissance risquait de se mêler au hasard des alliances dans les hostilités : la Russie orthodoxe, crainte et sollicitée à la fois. La guerre de Succession d'Autriche, issue de la Pragmatique Sanction et des conflits territoriaux en Allemagne, allait-elle devenir, après les combats provoqués par la Ligue d'Augsbourg et la Succession d'Espagne, une nouvelle guerre d'une envergure mondiale ? Elle allait embraser l'Europe, l'Amérique, l'Inde et impliquer un empire sis à l'instar de la Turquie entre deux continents.

L'impératrice Anna Ivanovna était décédée le même mois que Charles VI⁷. Le successeur des Romanov était un nourrisson de deux mois, Ivan VI ; il « gouvernait » sous la régence de sa mère conseillée par le maréchal de Münnich, ami inconditionnel de la Prusse. Un traité d'alliance défensive, promettant 5000 mercenaires à cette nation en cas de conflit, fut signé le jour même où Pétersbourg apprit la nouvelle de l'invasion de la Silésie. Fallait-il riposter ou offrir une médiation ? Le petit tsar « se contenta » d'une protestation officieuse, la convention de Pétersbourg ne fut pas remise en question.

La situation demeurait néanmoins fragile, compromettait le statu quo : jamais Prussiens et Russes ne s'étaient affrontés, mais la situation internationale en 1740 risquait de faire sortir ces derniers de leur réserve. Les belligérances, les systèmes d'alliances étaient déjà bien agencés lorsque parvint la nouvelle d'une révolution à Pétersbourg et de la montée sur le trône de la princesse Élisabeth, fille de Pierre I^{er}. Ce bouleversement suscita toutes les craintes, développa les espoirs les plus extraordinaires. Frédéric, mis au ban de la société des nations continentales, vit en ce jeune pays, immense par son étendue et ses populations, l'alliée de prédilection, ceci pour des raisons géopolitiques et stratégiques. Son père ne lui avait-il pas recommandé peu avant sa mort de maintenir des rapports d'amitié avec les Moscovites⁸ ? Toutes les alliances étaient envisageables ; engagés dans les

5. E. HERRMANN, « Andeutungen über die russische Politik des Reichsgrafen Heinrich von Brühl », *Archiv für sächsische Geschichte*, n. f., t. II, 1876, p. 47.

6. G.L.H. VALORI, *op. cit.*, p. 185.

7. À la nouvelle du trépas prochain de la tsarine, Frédéric se serait écrié « Dieu nous favorise et le destin nous seconde », F.F. MARTENS, *Recueil des traités et conventions conclus par la Russie avec les puissances étrangères*, Pétersbourg, A. BÖHNKE, 1880-1888, t. V, *Traité avec la Prusse*, p. 317.

8. F.F. MARTENS, *op. cit.*, t. V, p. 315.

rivalités continentales, les nouveaux responsables à Pétersbourg pouvaient soutenir la Prusse, ou en revanche la menacer en resserrant, conjointement avec l'Autriche et la Saxe, l'étau autour d'elle⁹. Le Hohenzollern imagina alors un système européen, fondé sur un axe allant selon la conjoncture de Londres ou de Paris vers Berlin et Saint-Pétersbourg pour écraser les Habsbourg et garantir ses propres intérêts territoriaux.

Les échos du coup d'État d'Élisabeth I^{re} en Prusse et en France

La France fut la principale instigatrice du coup d'État de la fille de Pierre I^{er} à la fin de 1741. Le cabinet du roi n'était guère motivé par un regain de sentimentalité envers la jeune femme, malheureuse prétendante jadis à des fiançailles avec Louis XV. Il avait d'autres partis pris : infiltrer des hommes de confiance dans le gouvernement russe sous prétexte de rétablir le système de Pierre I^{er} et récupérer l'hégémonie de la France dans le Nord¹⁰. Afin de parvenir à ce but suprême, Versailles poussa la Suède à attaquer son voisin ; depuis la mort de Charles XII les deux nations ne cessaient de s'arracher des lambeaux de territoire. Cela affaiblirait un gouvernement fragile, à la tête duquel se trouvait un garçonnet de deux mois, Ivan VI, et une Régente vendue, croyait-on, aux Allemands, Anne de Brunswick. Élever la princesse Élisabeth sur le trône de ses ancêtres signifiait derechef évincer les conseillers germaniques, Ostermann, Münnich, Loewenwolde et avec eux le parti habsbourgeois de la cour de Russie, microcosme de la scène européenne enlisée dans les hostilités depuis la mort de Charles VI. La réussite de l'opération dépendait du représentant de Louis XV, La Chétardie. Il devait attiser les conflits en Finlande ; une guerre territoriale bien menée évacuerait momentanément les troupes des environs de la capitale russe ainsi dépourvue de protection. Le coup d'État se préparait aussi au palais impérial ; galant homme, mondain parfait, le ministre français distribuait cadeaux et argent, fit valoir tous ses talents de séducteur pour persuader l'oisive Élisabeth de sa noble tâche¹¹. Au bruit de l'approche de l'armée suédoise, les 3 000 hommes des gardes Preobraženskij se réunirent pour convaincre la princesse « de prendre les rênes du gou-

9. Cette idée allait poursuivre Frédéric II à travers son œuvre, notamment dans ses *Réflexions sur les talents militaires et sur le caractère de Charles XII*, rédigée au moment où il s'enlisait dans une guerre impitoyable avec les Russes et les Autrichiens (1759). La vie du souverain suédois dans ce contexte s'entend comme parabole de son propre destin. *Œuvres historiques de Frédéric le Grand*, Berlin, R. Decker, 1847.

10. Mémoire fait par M. de La Chétardie, *SIRIO*, t. CV, pp. 55-56.

11. « La Chétardie redoubla ses visites auprès de la princesse et orna ses représentations emmiellées de toutes ses fleurs de rhétorique que l'éloquence dont il est doué lui suggérait. » Mardefeld à Frédéric, le 17 janvier 1742, GStA, Rep. XI, Russland 91, 43A, fol. 49.

vernement »¹². Avec un courage « digne de la fille de Pierre le Grand », elle se mit dans la nuit du 24 au 25 novembre 1741 à la tête d'un corps de 300 grenadiers et bas-officiers, puis se rendit à pied, « la baïonnette au bout du fusil et des grenades dans les poches »¹³, au palais impérial. La bande surprit la régente et son époux au lit, les jeta dans un traîneau, dispersa parents et enfants dans plusieurs maisons particulières. Les représentants du gouvernement d'Ivan VI, Allemands et Russes, furent aussitôt enfermés à la forteresse Pierre et Paul¹⁴. Pas une goutte de sang ne fut versée ; sur ordre de la nouvelle tsarine, la famille impériale devait quitter la Russie. La torture, la mort la plus atroce destinées aux ministres Ostermann, Münnich et Loewenwolde furent transformées en peines perpétuelles, leurs biens confisqués et eux-mêmes exilés en Sibérie avec leurs conjointes. La Chétardie pour quelques mois détint les rênes du pouvoir, il fut consulté sur tout, bagatelles et décisions d'État comme la nomination des ministres¹⁵. Le marquis sut cultiver la reconnaissance de la tsarine, s'appliqua à lui rappeler quotidiennement la contribution morale et matérielle de Louis XV au rétablissement de la justice et de l'ordre : Versailles avait fait le bonheur de la Russie et comptait en tirer profit¹⁶.

La nouvelle de la révolution tant attendue fut accueillie avec joie en France ; Fleury s'empressa d'envoyer une dépêche de félicitations à la jeune souveraine. Le passé difficile, les humiliations infligées aux parents de celle-ci semblaient oubliées : « [Le roi], affirma le ministre, désirait depuis longtemps de voir monter sur le trône de Russie une princesse du sang de Pierre-le-Grand dont la mémoire sera à jamais recommandable à la France. » Flatterie gratuite, le cardinal insista lourdement : « [votre] sexe n'empêche pas qu'on ne reconnaisse en VM la plupart des grandes et héroïques qualités de son auguste père¹⁷ ». Pierre sur un mode officiel fut auréolé des mérites vantés par les philosophes, sa fille par enchantement en devint la digne héritière. En Russie ce revirement déconcerta, suscita la méfiance de la noblesse méritocratique issue de la table des rangs inventée par le grand tsar, et la fureur de l'ancienne aristocratie boïarde reléguée grâce aux agissements du marquis de La Chétardie au second plan. La résistance au régime des Français déjà s'organisait et avait pour chef de file clandestin Aleksej Bestužev-Rjumin.

12. Mardefeld à Frédéric, le 29 décembre 1741, *ibid.*, fol. 383.

13. Le ministre anglais Finch à Lord Hyndford, le 26 novembre 1741, *ibid.*, fol. 394.

14. Les détails du coup d'État furent amplement (et non sans exagération) retracés dans les relations de La Chétardie (*SIRIO*, t. XCVI, p. 651 *sq.*), dans les lettres de Pezold, ministre de Saxe (*SIRIO*, t. VI, p. 401 *sq.*) et dans l'« Extrait du journal du Sieur de Morambert (1741-1756) », AAÉ, M et D, Russie, 1735-1759, t. I, fol. 193.

15. Mardefeld au roi, le 16 janvier 1742, GStA, Rep. XI, Russland 91, 44A, fol. 36 et Morambert, « Extrait », *ibid.*, fol. 195.

16. La Chétardie à Amelot, le 5 décembre 1741, A. RAMBAUD, *Recueil des Instructions données aux Ambassadeurs et Ministres de France depuis 1648-1789*, Russie, Paris, Alcan, 1890, t. I, p. 610.

17. La Chétardie à Amelot, le 15/26 mars 1742, AAÉ, C P, Russie, t. 39, fol. 149.

À Berlin, l'avènement d'Élisabeth fut perçu avec une satisfaction mêlée de réserve ; le changement ne pouvait pas nuire aux projets de Frédéric en Silésie si la Russie restait neutre ou s'alignait à ses côtés¹⁸. Le roi oublia tous ses préjugés envers la nation russe et s'empessa de féliciter la fille de Pierre I^{er}¹⁹. Il eut bien voulu se démarquer d'une France à son goût trop présente dans le Nord, mais utilisa les mêmes arguments : « la Russie étant rendue à elle-même », le fils de Frédéric-Guillaume espérait que l'amitié et la confiance « entre [leurs] maisons reviendrait au point où elles avaient été du vivant de Pierre le Grand²⁰ ». Rendre la Russie à elle-même signifiait bien la conformer au mythe du grand tsar, nourrir l'illusion, cultiver un mirage utile dans la situation politique du moment où les Hohenzollern, Bourbon et Habsbourg s'affrontaient à nouveau. Français et Prussiens voulaient pour allié un pays des Lumières, fort, moderne, progressiste. Ils construisirent à leur tour, sur les bases d'une ancienne image forgée dans la contestation, une Russie artificielle identique à la personnalité d'un souverain extraordinaire qui devait servir leurs intérêts du moment. Après vingt-cinq ans de rapports froids ou réservés, on oubliait de part et d'autre les événements politiques, les guerres avec la Suède ou la Turquie, la Succession de Pologne, leurs retombées sur les relations diplomatiques, l'on voulait lever l'hypothèque grâce à la présence d'une femme, belle et intelligente, issue d'un mirage à sa manière. Elle seule saurait rendre une identité et une confiance propre à son pays, le redéfinir selon les bases jetées par son père, lui confier un rôle dans les affaires de l'Europe. Frédéric en premier lui offrit son amitié, demanda avec empressement à renouveler le traité défensif avec l'empire des tsars, démarche exceptionnelle de la part d'une puissance continentale²¹. Le philosophe de Sans-Souci élaborait une politique de longue durée ; engagée dans la voie de la modernité, la Russie allait s'intégrer dans le système européen. Une alliance défensive et offensive contre l'Autriche ne lui servirait pas seulement à brider la remuante Marie-Thérèse, elle permettrait d'envisager de plus importants agrandissements territoriaux. Le vaste pays slave, en d'autres termes, devait couvrir le flanc est de la Prusse.

18. Podewils à Mardefeld, le 23 décembre 1741. GStA, Rep. XI, 91 Russland, 43A, fol. 405-6. Voir aussi la *PC*, t. I, p. 438 sq.

19. Voir notre « Frédéric II dans un espace franco-russe », *Philologiques IV*, P. P. M., Espagne, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1996.

20. Le roi répète ces mêmes termes dans une autre lettre à Mardefeld du 26 décembre 1741, GStA, Rep. XI, Russland 91, 43A, fol. 425.

21. Lettre du 23 décembre 1742, GStA, Rep. XI, Russland 91, 43A, fol. 405. L'initiative jusqu'alors était venue de Russie, notamment en 1726 où, négligée, offensée par la France, elle se tourna vers l'Autriche.

Double pragmatisme diplomatique : Louis et Frédéric

Le roi de Prusse incita son représentant à se rapprocher des principaux acteurs du coup d'État, le médecin personnel de la souveraine, Lestocq, le Holsteinois Brummer, le chambellan Voroncov et bien sûr l'inévitable La Chétardie. Conseils superflus, les quatre hommes étaient inséparables ; la vie à la cour suivait ses propres règles, reflétait la scène internationale sur un mode plus spontané, plus intense aussi. Le Hohenzollern ne se rendait pas compte qu'à Pétersbourg, son rêve, un triangle France, Prusse, Russie se réalisait à un niveau réduit, bien avant l'intervention des souverains ; la grande politique dans ce cas spécifique suivait les rapports humains. La « bonne harmonie » entre la France et la Prusse requise par Frédéric existait sur le terrain russe, et elle allait avoir à sa manière des retombées quant aux conflits territoriaux qui secouaient l'Europe. L'entente des ministres bientôt trancha sur l'attitude de leurs gouvernements : les souverains, à Paris comme à Berlin, parlaient un double langage. Élisabeth par utilitarisme fut placée sur le piédestal de son ancêtre, mais les préjugés contre son pays perdurèrent. Frédéric parlait de « l'inconstance et [de] l'avidité naturelle de la nation », tare selon lui particulièrement développée chez les ministres et courtisans²². Par moments la peur ancestrale du Moscovite saisit l'auteur de l'*Antimachiavel*, il appréhendait un retour à la barbarie, voyait des hordes sauvages précipitées sur les routes d'Allemagne. Sa correspondance avec Mardefeld en cette année 1742 demeurait pourtant optimiste, pleine d'espoir de voir progresser le pays et de l'intégrer dans une Europe stratégiquement équilibrée. Fleury en revanche se persuadait que la Russie « replonger[ait] dans le chaos dont Pierre I^{er} avoit commencé à la tirer²³ ». Versailles flattait la fille de Pierre en vue d'une politique à court terme. Elle servirait à augmenter la puissance de la France dans le Nord, mais devrait s'effacer le moment venu, le prétendu retard culturel de la « Moscovie » ne lui permettant pas de suivre la marche de la civilisation. L'instabilité future du gouvernement russe était souhaitable ; le risque de révolution fragiliserait les Habsbourg dépourvus au juste moment de tout appui sûr en Europe de l'Est²⁴. La Russie selon ce système devait rester aux confins d'une étendue géographique et politique, dont les frontières orientales demeureraient instables.

22. Frédéric à le Chambrier, le 9 janvier 1742, GStA, Rep. XI, 89 Frankreich, fasc. 125.

23. La Chétardie à Amelot, le 15/26 mars, 1742, AAÉ, C P, Russie, t. XXXIX, fol. 149.

24. La marquis d'Argenson ne s'écarta guère de cette idée : « Je n'adopte pas moins vos raisonnements politiques sur ce que tout ce qui conduiroit à éteindre en Russie le pouvoir arbitraire et à replonger la Russie dans son ancienne barbarie, ne pouvant être que bon et utile pour les états voisins de cet empire. Car l'accroissement de puissance et de considération que l'habileté du tsar Pierre I^{er} leur a procuré n'a depuis servi qu'à soutenir les vues et les desseins de la cour de Vienne au préjudice du repos de l'Europe. » D'Argenson à Dallion, le 6 mai 1746, AAÉ, C P, Russie, t. XLVIII, fol. 219.

La divergence des politiques dans un premier temps ne transparaisait pas à la cour de Russie : Mardefeld et La Chétardie affichaient une parfaite entente afin de faire face à l'ennemi incarné par les ministres de Sa Majesté britannique et de la reine de Hongrie, future impératrice d'Autriche. À Pétersbourg, scène réduite des conflits germaniques, Prussiens et Français coopéraient, improvisaient au jour le jour ; les considérations philosophiques et stratégiques de leurs rois, la *Realpolitik*, ne s'appliquaient guère à une cour fragile à peine émergée d'une révolution. Éloignés de la réalité du terrain, souverains et ministres ne s'étaient pas aperçus que la vie dans la capitale russe avait ses propres lois, que même la diplomatie y était gérée par les données intrinsèques à ce pays divisé entre ses traditions moscovites et une acculturation forcée par la main de fer de Pierre le Grand. Parfois méfiants, envieux aussi, mais inextricablement liés, les deux ministres avaient un objectif immédiat : éviter toute intervention de la Russie dans les affaires continentales, opérer sur un mode pragmatique, respectueux des susceptibilités de leurs hôtes. Le déroulement des belligérances allait contrecarrer tous leurs ingénieux projets, briser cette entente entre Français, Russes et Prussiens, inaliénable en apparence.

DEUXIÈME PARTIE. SYSTÈME DE LA COUR

<i>Chapitre V. L'héritage pétrinien</i>	69
Le régime des Allemands.....	72
Pragmatiques querelles	74
La hiérarchie de cour	76
Le nouvel ordre de succession.....	79
 <i>Chapitre VI. Espionnage et trahison</i>	80
L'affaire Botta	82
Le réseau des fiancées	87
À la guerre comme à la guerre	88
La loi du talion.....	92
 <i>Chapitre VII. Ces gens « hérissent, déprimés et dépointés »</i>	95
La gent féminine	99
Les systèmes de la cité.....	102
 <i>Chapitre VIII. Tzarine malgré elle, impératrice à sa guise</i>	106
La maturité politique	109
Le spectre de la révolution.....	112
La double infraction au legs paternel	114
 <i>Chapitre IX. La désorganisation et le vide</i>	119
Chasse à l'homme.....	121
La fin des héros.....	125

TROISIÈME PARTIE. L'ESPACE DIPLOMATIQUE RÉVISÉ

<i>Chapitre X. Géométries du Nord</i>	133
La Suède, le Danemark, la Russie et le Holstein	138
La politique septentrionale d'Élisabeth I ^{re}	139
La contre-offensive du grand chancelier Bestužev	143
 <i>Chapitre XI. Un jeu d'échecs bien arrangé</i>	147
Les retombées de la Pragmatique Sanction	150
La renaissance du système fédéricien	152
Vers un renversement des alliances	155
Les mutations du système diplomatique.....	159

<i>Chapitre XII. Sans préséance ni prérogative</i>	163
Notions du Droit des gens	165
Le protocole : tradition et exécution.....	167
La fin d'une époque	170
La liberté des parvenus	175
Conclusion	183
Chronologie	191
Bibliographie	209
Index	235
Table des matières	245

